

Introduction

Mylène Bédard et Micheline Cambron

Volume 19, numéro 1-2, automne 2018, printemps 2019

Les années 1840 : rupture ou réarticulation des possibles ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1070066ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1070066ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bédard, M. & Cambron, M. (2018). Introduction. *Mens*, 19(1-2), 11–15.
<https://doi.org/10.7202/1070066ar>

Introduction

Mylène Bédard
Université Laval et CRILCQ

Micheline Cambron
Université de Montréal et CRILCQ

Au Québec, la décennie 1830 représente une période d'affirmation nationale et de bouleversements politiques dont les Rébellions de 1837-1838 constituent l'acmé. L'état de crise provoque, en effet, une brèche permettant l'émergence de nouveaux possibles en matière d'écriture et de lecture: une sensibilité de nature romantique commence à s'exprimer dans les écrits intimes, tandis que les journaux diffusent les idéaux de ce courant esthétique et politique. Dans la foulée de ces mutations, on assiste à la fin des années 1830 à la mise en œuvre du projet de fondation d'une littérature nationale. À preuve, la désignation «littérature canadienne» apparaît dans certains journaux comme *Le Canadien* et *Le Populaire*, qui invitent la jeunesse à participer à l'essor des lettres au Canada. Ces appels semblent avoir été entendus puisque la période est marquée par la publication des deux premiers romans du corpus québécois et par la volonté de Napoléon Aubin de constituer un *Répertoire de la littérature canadienne*. Ces projets, qui s'inscrivent dans la foulée des initiatives visant l'émancipation nationale, révèlent l'existence «[d']un moment littéraire de l'insurrection¹», pour reprendre l'expression de Quentin Deluermoz et Anthony Glinoyer. Cette effervescence politique et culturelle, « qui interroge le temps insurrectionnel

¹ Quentin Deluermoz et Anthony Glinoyer, « Introduction », *L'insurrection entre histoire et littérature (1789-1914)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015, p. 13.

autant que le périmètre de la littérature et sa performativité²», est toutefois freinée par l'échec du mouvement insurrectionnel qui force les principaux acteurs de la génération de 1830 à modérer quelque peu leurs espérances, voire à se replier dans le silence.

Le contexte postrévolutionnaire des années 1840 entraîne dès lors le rétablissement et le durcissement de l'ordre social ainsi que le renouvellement du personnel politique et littéraire. Les jeunes littérateurs de 1830 ne semblent pas en mesure de porter le projet de littérature nationale au-delà de l'Union³. Malgré la persistance à Québec et le développement à Montréal de nombreuses associations de jeunes et de moins jeunes gens qui s'intéressent à la littérature, les possibles médiatiques, romantiques et féminins créés par la période insurrectionnelle et qui avaient été favorables à cette nouvelle génération semblent se refermer après l'échec des insurrections; et, en effet, au temps des initiatives spontanées réalisées dans l'urgence succède un temps de réforme et d'institutionnalisation. C'est pourquoi les années 1840 ont été considérées dans l'histoire de la littérature québécoise non seulement comme une période de rupture par rapport aux décennies précédentes, mais aussi comme une période de dormance, comme si le politique s'y substituait au littéraire. Sur les plans politique et littéraire, les conservateurs succèdent aux libéraux et occupent le devant de la scène, mais les réformes entreprises portent en elles des germes de modernité dont on a sous-estimé l'importance et la durabilité. Les années 1840 pourraient-elles être définies autrement que comme un moment de « repli culturel⁴ »? Les contributions au présent dossier suggèrent plutôt que la décennie aurait été celle de la mise en œuvre de pratiques et d'orientations novatrices qui auront une influence déterminante sur la suite du siècle.

² *Ibid.*, p. 6.

³ L'Union des Canadas constitue l'une des recommandations du rapport Durham présenté en 1839 aux autorités britanniques, qui l'entérinent en juillet 1840. L'Acte d'Union est décrété le 10 février 1841.

⁴ L'expression est de Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Éditions du Boréal, 1996.

L'exercice de réévaluation de la rupture de 1840 ici présenté permet de dégager trois horizons de reconstruction du sens. Le premier concerne la formation de la génération qui se manifeste dans les années 1840, favorisée par les nouvelles lois concernant l'instruction publique. Le dossier profite des travaux récents, dont ceux de Louise Bienvenue, d'Ollivier Hubert et de Christine Hudon sur les collègues classiques⁵ et de Jean-Pierre Proulx sur l'école publique⁶, pour porter un regard plus précis et plus fin sur l'effet de génération qui caractérise la transition entre 1830 et 1840. Les préoccupations communes comme l'éducation, conçue comme vecteur de transformation sociale, permettent de dépasser la compréhension partielle issue de l'examen des parcours individuels pour cerner les mouvements de fond qui suscitent une mobilisation collective. L'importance de la circulation des textes sous l'Union constitue le deuxième horizon. Non seulement la presse canadienne importe de plus en plus de textes étrangers qui coexistent et entrent en dialogue avec la production locale, mais les textes signés par des Canadiens circulent plus largement, dépassant les frontières du Québec pour trouver un lieu d'ancrage dans les périodiques étatsuniens notamment. Les textes migrent aussi plus fréquemment d'un mode de communication ou d'un support à l'autre. Ils sont lus dans des conférences ou des événements publics, publiés dans les journaux, puis sont repris par d'autres périodiques ou sont l'objet d'édition livresque, ce qui assure la diffusion et une relative pérennisation des textes médiatiques. Les principes qui président à la mise en circulation des textes incitent à réfléchir aux enjeux formels que ceux-ci soulèvent, qu'il s'agisse des différentes stratégies de contournement de la censure (utopie, affabulation, traitement oblique de

⁵ Louise Bienvenue, Ollivier Hubert et Christine Hudon, *Le collègue classique pour garçons : études historiques sur une institution québécoise disparue*, Montréal, Éditions Fides, 2014.

⁶ Jean-Pierre Proulx, avec la collaboration de Christian Dessureault et de Paul Aubin, *La genèse de l'école publique et de la démocratie scolaire au Québec : les écoles de syndics 1814-1838*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014.

l'actualité), de l'autonomisation des textes par rapport au discours d'accompagnement comme les lettres à l'éditeur ou encore de la porosité entre des formes anciennes et nouvelles. Enfin, le troisième horizon est celui du romantisme appréhendé dans la longue durée afin d'en saisir les mutations entre 1830 et la période qui suit l'Union. L'idéologie conservatrice qui plane sur les années 1840 donne une coloration particulière au romantisme canadien, qui tend à se défaire de ses ancrages politiques.

Le dossier s'ouvre sur la contribution de Julie Roy, qui cherche à percer le silence des femmes de lettres dans les décennies 1840 et 1850 après les débuts prometteurs d'Odile Cherrier, à la fin des années 1830, lesquels permettaient d'espérer une entrée concrète des femmes en littérature dans la période suivante. Le dépouillement effectué par Roy dans les périodiques révèle toutefois qu'il faut attendre la publication de *La Ruche littéraire* en 1853 et celle des journaux de couventines, comme *Le Papillon littéraire* (1855), pour retrouver une ouverture aux plumes féminines dans la presse canadienne. Cherchant elle aussi à éclairer le repli des femmes sous l'Union, Mylène Bédard s'intéresse, quant à elle, aux représentations fictives du féminin dans le journal satirique *Le Fantastique* entre 1837 et 1842 et montre que le discours sur les femmes constitue une pièce maîtresse de la stratégie de contournement de la censure déployée par Napoléon Aubin. Le caractère transgressif et menaçant des profils féminins décrits, dont celui du bas-bleu, explique, du moins en partie, le creux observé dans les pratiques littéraires des femmes en 1840. Le texte de Lucie Robert poursuit cette plongée dans les périodiques de l'époque en s'attachant à la figure de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau comme correspondant au *Courrier des États-Unis* entre 1841 et 1849. En plus de rendre compte de l'importance de ces correspondances dans la trajectoire de l'écrivain et de l'homme politique, l'étude de Robert permet un approfondissement de cette pratique médiatique, qui met en tension correspondance et chronique, et de la médiatisation de l'Union à l'extérieur du Québec. Gilles Gallichan, pour sa part, se penche sur la trajectoire

d'un contemporain de Chauveau : celle d'Antoine Gérin-Lajoie. En insistant sur les années de formation et sur les aspirations de Gérin-Lajoie, Gallichan met en lumière la représentativité de ce parcours intellectuel dans la génération de 1840. À l'inverse, Marie-Frédérique Desbiens et Jonathan Livernois analysent la trajectoire de Joseph-Guillaume Barthe et, plus particulièrement, la conception du romantisme à laquelle celui-ci adhère, pour comprendre sa marginalisation politique et culturelle à partir des années 1840. Selon eux, Barthe incarnerait le point de rupture entre la génération de 1830 et celle qui s'imposera sous l'Union. Poursuivant la réflexion sur le romantisme, Liliana Rizzuto confronte les visions de Joseph-Sabin Raymond et d'Henri-Raymond Casgrain, les deux figures de proue du romantisme conservateur qui point dès les années 1830 pour éclore dans la seconde moitié du siècle, pour saisir les mutations de ce courant politique et esthétique, notamment dans l'articulation entre le passé, le présent et l'avenir. La question de l'avenir et plus encore celle de la jeunesse occupent également les deux dernières contributions du dossier, révélant ainsi que l'horizon n'est pas complètement bloqué, du moins que ce n'est pas l'impression partagée par tous les acteurs de l'époque. Marc André Bernier examine le « Règlement pour l'enseignement » mis en place en 1844 par les Ursulines de Québec, lequel fournit des renseignements précieux sur l'emploi du temps des couventines, mais, surtout, sur les orientations pédagogiques qu'il sous-tend. Bernier cherche à retracer les modèles culturels auxquels cette réforme se rattache pour évaluer son ancrage dans la tradition, d'une part, et, de l'autre, la modernité de son programme éducatif. Enfin, la contribution de Micheline Cambron revient sur la génération de « jeunes gens » qui s'impose dans la décennie 1840 et propose une synthèse des rapports que l'époque entretient avec l'éducation à travers les pratiques de lecture, les périodiques, les associations et les romans. Cambron montre qu'au-delà des tensions entre les factions sociales et politiques, cette jeunesse lettrée fait preuve d'un esprit de communauté et de collégialité qui repose sur un partage mutuel du savoir.